



Le péché, la faute, la transgression

Analyse conceptuelle

Le péché, la faute, la transgression.

Analyse conceptuelle

Sommaire (Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)

Définitions.....	1
I. Faute et liberté.....	1
II. La transgression et la loi.....	3
III. Le péché et la relation.....	4
Conclusion.....	6

Définitions.

Ce qui est commun à ces trois notions, c'est qu'elles désignent des **actes qui ne respectent pas une limite**, que cette limite se présente comme la distance religieuse face au divin (péché), un interdit culturel face à un tabou (transgression), ou encore une norme éthique (faute).

On peut ensuite distinguer entre

l'acte de **refuser une limite** fixant l'appartenance à une communauté humaine (commettre une **faute** en tant qu'infraction à la règle commune);

l'acte de **nier la limite** qui définit la condition de créature en relation à son Créateur (le **péché** comme négation de sa condition humaine)

l'acte de **dépasser toute limite** (**transgresser** les tabous par lesquels l'humain se distingue de l'inhumain, sortir de l'humanité).

Une première difficulté est de ne pas confondre ces trois dimensions, proches à première vue et qui semblent s'écarter voire se repousser quand on les analyse. Ces trois types d'acte montrent les positions que l'individu humain peut adopter dans sa participation au mal : le mal est-il un objectif (faute), un état (péché) ou une réalité dépassable (transgression) ?

I. Faute et liberté.

La **faute** est un acte volontaire qui implique le rapport libre à une loi (les Dix commandements, la Déclaration des Droits de l'Homme, le serment d'Hippocrate des médecins, le Code de la Route, ...). C'est le résultat d'une **action intentionnelle de faire le mal**. Elle suppose la connaissance de ce qui est mal et de ce qui est bien, ainsi que la capacité à choisir le mal tout en sachant ...que c'est mal. Pas de faute sans liberté.



Le péché, la faute, la transgression

Analyse conceptuelle

Mais surtout une telle attitude représente une forme de violence faite à la conception rationnelle de l'éthique : comment puis-je vouloir faire quelque chose que je connais comme ce qui ne doit pas être ? En effet dans une conception du comportement guidé par la raison, le bien attire le désir de l'homme et, dès que je le connais, je cherche à l'accomplir ; inversement, le mal est repoussant, si je le reconnais, je ne peux que le fuir. D'où vient cette inversion où dans la faute, c'est le mal que je cherche...pour le mal et non en vue d'un plus grand bien, tel que le plaisir à bien faire du mal ?

Dans l'exemple célèbre de Saint Augustin – exemple que nous travaillerons la semaine prochaine en commentaire de texte – pour Augustin, voleur de poires en compagnie de garnements de son âge, il est clair que ce n'est pas le plaisir du fruit défendu qui est recherché puisque les poires volées ont été jetées aux cochons. Il précise : "c'était un acte honteux et je l'ai aimé" et ce n'est pas l'objet de cet acte, les poires volées puis gaspillées, qui ont motivé son action. Plus loin, il ne parle pas d'un plaisir à transgresser l'interdit mais d'un désir d'être fautif, "avide de sa déchéance", qui n'a pas d'autre raison d'être mauvais. Sa "malignité, c'est d'être mauvais...gratuitement : *"gratis malus"*¹.

Ce premier exemple souligne la puissance d'ébranlement de la faute. Il montre bien les difficultés que l'on rencontre pour distinguer la faute, le péché, la transgression. En effet, ce genre d'acte est singulier (au sens où il concerne l'individu, même s'il implique la communauté humaine par l'infraction commise, et au sens où tout acte transgressif est unique, manifeste une forme d'inventivité). La singularité d'un comportement, du simple excès jusqu'au monstrueux, échappe aux catégories de pensée et peut-être même aux critères éthiques pour le juger...*"Le crime comme un des beaux-arts"*!

Ainsi un juge parlerait de vol qualifié à propos de l'acte du jeune Augustin, mais la définition juridique apparaît seulement négative, le définissant comme "illégal", contraire à la loi. De même pour le jugement religieux qui verrait là un acte "impie", infidèle au commandement : "Tu ne voleras pas"². Mais si commettre une faute, ici un délit, n'est que faillir à son devoir de respect des lois, si la faute en général n'est qu'un manquement à l'éthique, **cela signifie-t-il pour autant que l'acte fautif en lui-même est vide, qu'il n'est que l'absence de son contraire (un manque de bien, de juste, de pieux ou de vrai)**? La connaissance n'apprend rien quand on définit, comme le font la majorité des dictionnaires, la nature de la faute comme une négation relative à ce qu'elle nie : la faute se définit par rapport à une loi à laquelle elle s'oppose mais elle n'a pas d'autre réalité que d'être opposée à la loi et donc en un sens dépendante de celle-ci, si bien qu'on est en droit de se demander si l'absence de lois ne ferait pas disparaître aussi les fautes, voire si ce n'est pas la loi qui provoque le comportement fautif.

L'exemple de Saint Augustin montre que ce qu'il a fait ce jour-là a bien une réalité, une consistance et une opacité, voire un mystère qui résiste à l'intelligence au point de la traumatiser. Le vol d'Augustin, considéré en lui-même, résiste au jugement éthique (c'est bien ou c'est mal) et remet en question la possibilité d'un tel jugement parce que l'origine de son acte est indifférent à l'éthique, au partage entre le bien et le mal. Faire le mal est

¹ *Les Confessions* Livre II, IV, 9

² *Bible*, Livre de l'Exode 20, 15 ; extrait des Dix commandements ou Décalogue donné par Dieu à Moïse pour délimiter l'Alliance entre le peuple juif et son Dieu.



Le péché, la faute, la transgression

Analyse conceptuelle

condamnable parce qu'on peut mesurer l'écart du comportement fautif à la norme (est fautif celui qui s'écarte de la limite, par exemple dans la faute du hors-jeu au football dépasser la ligne imaginaire qui traverse la largeur du terrain en passant par l'avant-dernier défenseur du camp adverse). Mais faire le mal pour le mal, ou plutôt pour rien, remet en cause la possibilité d'être concerné par la norme. N'est-ce pas là précisément que la faute touche à la transgression, la transgression qui refuse toute règle du jeu tout en jouant avec la règle?

II. La transgression et la loi.

La transgression n'est pas une infraction de telle limite reconnue comme justifiée, comme exprimant le bien, ce qui doit être. La transgression ne s'oppose pas à une limite mais elle franchit toutes les limites dans leur principe, c'est-à-dire qu'elle affirme la possibilité de vivre illimité. **Transgresser veut dire traverser la limite pour atteindre l'illimité.** Cette sortie de l'éthique peut être éclairée avec l'exemple de Sade.

On peut comprendre l'évolution de l'œuvre de Sade comme une tentative pour vider la transgression de sa dimension négative et donc pour se libérer de l'éthique. Au départ les personnages de Sade entretiennent par le crime et le sacrilège une relation négative avec Dieu et avec autrui : "je suis heureux du mal que je fais aux autres comme Dieu est heureux du mal qu'il me fait"³, cette affirmation de la jouissance du droit de faire le mal (puisque le mal c'est Dieu sur Terre, identifié à la matière, la nature, la mère qui met au monde pour faire souffrir) va s'inverser ensuite en interdit de la jouissance pour parvenir à vouloir détruire sans jouir, parvenir à faire le mal aussi naturellement que la Nature, qui engendre et anéantit dans un mouvement éternel sans but et sans justification⁴.

Le modèle de cette pure transgression chez Sade, l'inceste est l'exemple même de ce dépassement de l'éthique et du religieux. L'interdit de l'inceste est considéré en anthropologie comme différent des divers tabous présents parmi les peuples.

Le *tabou* est défini par Freud comme "renoncement incomplet à la libre jouissance du monde" maintient une tension entre l'obéissance filiale à la loi imposée par le père et le désir persistant de la transgression qui met l'individu en état d'angoisse, de culpabilisation inconsciente.

Cette tension culpabilisante est utilisée par la société pour faire respecter les distances (en particulier entre les générations) et éviter la "confusion des genres", l'indifférenciation chaotique résultant du mélange de ce que la nature a séparé. Ainsi selon l'analyse de Lévi-Strauss, les tabous ne portent pas sur des objets (tel animal interdit à la

³ Nouvelle Justine, cité par Klossowski in *Sade, mon prochain*, p.63

⁴ Chez Sade, le mal apparaît alors comme banal et machinal et cette logique de destruction accomplissant l'exigence de la nature afin d'atteindre à une pureté dans le mal, peut être pensée comme une anticipation du fonctionnement du système nazi dans sa technologie des camps de la mort, destinés à manifester une "inégalité naturelle des races", soit la barbarie comme naturalisation de l'humain (le barbare étant l'autre homme que l'on nie comme homme, que l'on réduit à son être naturel ; voir l'exposé *Altérité*).



Le péché, la faute, la transgression

Analyse conceptuelle

consommation) mais sur le respect des places qui structurent symboliquement un espace culturel comprenant aussi bien les choses que les hommes : en ne mangeant pas de tel animal, j'intériorise une distinction naturelle comme symbolique pour me situer dans la structure sociale et reconnaître les différences culturelles comme si elles étaient fondées par la nature.

L'inceste On voit dès lors que transgresser l'interdit de l'inceste est la transgression par excellence : il ne s'agit pas d'un acte interdit relatif à une culture ou à un système politique et social puisqu'il ne s'agit pas d'un tabou mais de la limite qui structure la communauté humaine. L'universalité de l'interdit de l'inceste ne consiste pas dans sa généralisation possible à toutes les cultures (l'ethnologue peut toujours citer des cas d'exception aux frontières de la Chine) mais dans sa capacité, en l'absence de toute transcendance imposant de l'extérieur les lois que doit suivre l'humanité, à définir la limite entre l'humain et l'inhumain. L'interdit de l'inceste est l'unique commandement auquel se réduit le Décalogue quand l'homme ne peut faire Alliance qu'avec lui-même pour se définir une humanité à respecter.

Celui qui transgresse et sort ainsi de la condition humaine touche donc ce qui est interdit à l'homme ; il devient alors sacré au sens originel, c'est-à-dire intouchable parce que maudit, n'appartenant plus à la communauté des hommes mais aux dieux infernaux, et en même temps pur, libre à l'égard des lois humaines, à la fois prophète d'un au-delà de l'humain et criminel hors-la-loi, à la fois sauveur et sauvage.

III. Le péché et la relation.

Le péché apparaît ici comme croisement de la faute et de la transgression, à la fois faute éthique contre la loi divine et transgression religieuse de la limite humaine dans sa relation de respect envers ce qui est au-delà de l'humain (l'attitude de respect ou de recueillement étant à l'origine du mot même de religion). Mais le péché n'est cependant pas une synthèse de la faute et de la transgression mais plutôt une transformation de la transgression en faute. Il consiste à prendre sa limite, qui me définit comme créature, pour une négation de ma liberté et donc à culpabiliser (devenir fautif) pour mon acte d'outrepassement des limites (transgression), inhérent à l'exercice de ma liberté, à l'existence humaine qui est perpétuel dépassement de toute définition de ce que je suis puisque je suis dynamique de liberté. Or le propre du pécheur est d'arrêter cette dynamique où je suis l'acte de transcender tout ce que je suis, puisque lui en vient à s'identifier à son acte limité (le péché) et à refuser la possibilité d'aller au-delà, d'être pardonné par le don divin de la vie illimitée. Le comble du péché, c'est le pécheur qui veut se constituer définitivement pécheur, ne plus se risquer dans l'existence mais n'être qu'une essence de pécheur.

Tel est l'exemple du récit d'Adam et Eve dans la Genèse⁵ où la finitude humaine ("vous ne mangerez pas de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal") est interprétée dans la

⁵ Bible, Livre de la Genèse, chapitre 3



Le péché, la faute, la transgression

Analyse conceptuelle

parole du serpent comme un interdit limitant la liberté ("Alors, Dieu a dit : "Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin") dont la transgression entraîne culpabilité ("J'ai eu peur parce que je suis nu" répond Adam pour expliquer pourquoi il s'est caché de Dieu après avoir mangé du fruit), et accusation en chaîne entre les premiers humains, qui reportent finalement cette accusation sur la nature que Dieu a faite, pourtant originellement sans la souffrance ni la mort.

Le péché est donc **l'acte par lequel je me détourne de Dieu pour me tourner vers l'être fait par Dieu**. Cette expression traditionnelle situe le péché comme relation faussée entre Dieu et l'homme : la force du désir humain, attiré vers son origine surhumaine en Dieu, se détourne de cette origine, est séduit par la créature qui vient prendre la place de Dieu dans le cœur de l'homme.

Le **péché est un mode d'être** (et non un accident, nous sommes pécheurs de part notre appartenance au genre humain), inséparable d'une **relation personnelle avec le divin**. La notion de péché présuppose donc une forme de divinité avec laquelle on peut avoir des rapports personnels de confiance ou de trahison (ce qui caractérise la notion judéo-chrétienne de Dieu). Le péché selon le récit biblique ouvre l'histoire des hommes : ceci signifie d'une part que l'acte de péché engage la vie entière, exprime un état de péché c'est-à-dire une condition humaine nécessairement marquée par la blessure de l'éloignement vis-à-vis de son origine en Dieu. D'autre part, présenter le péché comme aussi originel que l'homme, c'est introduire le mal, non comme une occasion de culpabilisation, mais comme réalité à vivre avec, que l'on ne peut refuser sans refuser l'existence humaine. La religion s'oppose ici au désir de pureté, qui n'accepte pas que dans la réalité le bien et le mal soient mêlés, la religion s'oppose à la tentation de l'innocence qui voudrait être libéré une fois pour toute de son propre mal, extirper le mal de sa vie quitte à ce que cela entraîne la mort ("qui veut faire l'ange, fait la bête"). Dans la conception chrétienne, le chrétien peut porter ensemble le fait qu'il pèche et que Dieu l'aime, il n'a pas peur du péché. C'est en particulier ce qui distingue la sainteté des conceptions de la perfection, le saint ne cherche pas à être parfait car précisément la sainteté caractérise celui qui éprouve la distance qui le sépare de Dieu (son état de pécheur), non pas comme une privation mais comme l'espace où Dieu peut venir à lui (voir l'exemple de Saint Augustin dans le commentaire de texte la semaine prochaine).

Enfin, **tout péché engage les autres** par une forme d'être solidaire que vivaient les anciens hébreux (l'individu ne s'opposant pas au groupe mais partageant une forme d'individualité commune et donc de responsabilité partagée de la souillure commise par un des éléments du corps social) et qui est redécouverte par la théologie de notre siècle à propos du "péché social" (il s'agit non pas d'une culpabilité collective mais de la participation individuelle à l'injustice sociale qui empêche la relation vivifiante à Dieu, dont l'être est Justice, juste partage, selon la conception judéo-chrétienne de l'Alliance). Le péché est en ce sens au-delà de l'éthique et du rapport à la loi mais en deçà de la transgression radicale. Il consiste moins dans une impuissance (faute par défaut de constance, de fermeté à être bon) que dans le fait de ne pas vivre sur sa limite, c'est-à-dire dans sa vérité d'être fini exposé à l'infini. Le pécheur est celui qui se choisit trop vite comme absolument fini, limité, en se réduisant à être son impuissance, en s'enfermant dans une identité d'être incapable d'aimer et de vivre sa liberté. Se lier à soi seul en s'identifiant à ses limites (ce qui est une façon de les nier), c'est refuser que le Dieu nous



Le péché, la faute, la transgression

Analyse conceptuelle

délivre en nous ouvrant sur une vie illimitée. Le péché est peut-être en ce sens une peur de la transgression, une angoisse devant la liberté de l'homme laissé à lui-même.

Conclusion

L'analyse de la faute, du péché et de la transgression souligne à travers les exemples d'actes singuliers que le mal pose question à la philosophie car il est en lui-même mise à mal de l'intelligence en échappant aux catégories avec lesquelles la pensée estime la valeur d'une réalité (la vérité, l'ordre, l'identité).

Le mal n'est pas seulement le résultat d'un acte que l'on peut rapporter à une loi (la faute), ni l'objectif délirant d'une volonté d'échapper à la loi en s'identifiant à elle (le péché comme tentation de la perfection, en n'étant que pécheur ou au contraire en n'étant qu'un juste, un "parfait" pour parvenir à se justifier tout seul en accomplissant avec perfection les commandements). Dans la transgression, le mal est ni au-delà de la loi (transcendance divine) ni soumis à la loi (éthique), mais il réside dans la relation intransitive qui ne conduit à rien ni personne, qui annule le dehors d'elle-même et par là toute altérité. Le mal comme négation de l'autre qui me touche.

S. Le Diraison et D. Jousset